

## Analyse “ structurale ” d’un texte de saint Fulgence de Ruspe sur l’incarnation, extrait de *Ad Trasamundum* I, xx, 1-2

Fulgence de Ruspe, disciple d’Augustin, est mort dans son diocèse tunisien en 533, un peu plus que sexagénaire. Il fut, aux yeux de Bossuet, « le plus grand théologien et le plus saint évêque de son temps » et même « un autre Augustin » (*Défense de la Tradition*, I. 14 ; V. 21).

Sa lutte contre l’arianisme latin l’amena à scruter de plus près le mystère de l’Incarnation, notamment dans le traité qu’il écrivit pour le roi Thrasamond. Nous voudrions ici présenter d’un extrait de ce traité une analyse structurale. Nous entendons cette expression ainsi : notre intention est d’analyser les fonctions des éléments signifiants de ce paragraphe, en tant qu’elles sont définies par un jeu d’oppositions et s’organisent en un tout construit, en une structure ; autrement dit, nous voulons préciser, non pas tant les structures de la pensée intime de Fulgence que l’objectivité de son discours et la relativité de ses parties au tout qu’il constitue.

Donnons tout d’abord notre texte en son entier, suivant une disposition graphique qui en facilitera l’intelligence.

xx ; 1. Proinde, si veritas nostrae salutis in Salvatore creditur, consequenter in uno eodemque Mediatore Dei et hominum homine Christo Iesu divinae humanaeque substantiae indivisa et inconfusa perfectio non negetur ;

quoniam Dei Filius, de Patris substantia genitus,

nec sempiternitatem divinae naturae perdidit,

dum hoc quod erat temporale pro temporalium aeterna salute suscepit ;

nec dominio naturalis ac verae divinitatis caruit

qui veritatem formae servilis acceptam interminabili et inamissibili domino sublimavit ;

nec vera virtus, cum nostram infirmitatem susciperet, infirmari potuit, quae vitium infirmitatis ab infirmo submovit ;

nec imperfectus esse potuit,

qui perfectionem imperfecto concessit ;

nec localiter ad infernum divinitas Christi descendit,  
 quae sine mole sic ubique tota consistit ut licet ea carere nullus locus  
 possit, localiter tamen eam locus ullus continere non possit.

XX, 2. Est enim illa Dei vera infinitaque substantia ineffabiliter in singulis  
 creaturis tota et in omnibus tota ;

non minoratur in minimis,  
 nec augetur in magnis ;

non concluditur tempore,  
 non circumscribitur quantitate,

non initio coepta,  
 non termino finienda ;

a qua totus homo et creatus est ad iustitiam  
 et sine peccato susceptus est post ruinam.

Ad Thrasamundum I, XX, 1-2. (CCL 91, 118-119)

Nous examinerons successivement la « topique », les caractéristiques générales de la phrase, les valeurs de position, de disposition et d'opposition, l'inclusion qui enserme le paragraphe, le rythme, les marques ou récurrences, le chiasme fondamental, les doubles sens. Puis, en conclusion, nous dégagerons dans ce passage les traits fondamentaux de la présentation de la divinité et de l'humanité du Christ, comme du salut chrétien.

Notons au préalable la fin poursuivie par l'auteur : au terme du livre premier de son *Ad Thrasamundum*, il veut souligner que le Fils de Dieu ne perd ni son éternité ni son immensité par suite de son Incarnation et insertion dans l'espace-temps.

1. *Topique*. — C'est essentiellement par rapport à l'arianisme latin que Fulgence se situe. Les thèmes qu'il manie sont : sur le fond de tableau de l'espace et du temps de l'homme, la divinité éternelle et immense du Christ ; la perfection de l'humanité du Christ, pourvue d'une âme rationnelle. Ces deux thèmes ou lieux logiques sont antiariens. Fulgence s'adresse aux ariens pour lesquels le Christ a un commencement ; il prend position contre l'interprétation arienne de la descente aux enfers. L'accent principalement anti-arien n'empêche pas que d'autres erreurs soient visées, à titre secondaire<sup>1</sup>.

2. *La phrase et ses caractéristiques*. — Dans chaque proposition principale, la divinité du Christ est soulignée tandis que l'humanité assumée est indiquée dans la subordonnée, si du moins l'on fait abstraction de la première phrase ; et les propositions finales indiquent la finalité même de l'Incarnation du Verbe. D'un côté, nous avons la « vera virtus », cette « illa Dei vera infinitaque substantia », de ce « Dei Filius, de Patris substantia genitus » ; de l'autre, le « hoc quod erat temporale », la

1. Notamment celles des manichéens : en effet, d'une part ceux-ci étaient encore vivants et actifs en Occident au sixième siècle (cf. G. BARDY, *Manichéisme*, DTC IX. 2, 1926, col. 1866-1867) et d'autre part, suivant Victor de Vite, la majorité des manichéens étaient ariens : PL 58, 201-202. D'où une allusion possible aux manichéens dans notre texte, à travers l'insistance sur la vérité de la condition d'esclave.

« veritatem formae servilis » de notre infirmité imparfaite. Traduisons tout cela avec saint Bonaventure<sup>2</sup> dans un langage aristotélien : dans le syllogisme de l'Incarnation rédemptrice, la conclusion de notre salut résulte de la connexion entre la mineure de l'humanité passible assumée et la majeure de la divinité du Verbe.

3. *Oppositions.* — Elles traversent la totalité du texte, affectant non seulement les verbes, mais encore les adverbes, les substantifs et les adjectifs. Indiquons les principales : temps-éternité, serviteur-seigneur, infirmité-force, imparfait-parfait, lieu-immensité. On notera encore, au-delà de ces oppositions statiques, l'opposition dynamique des verbes perdre et assumer. Finalement, ces différentes oppositions détaillent l'opposition fondamentale entre l'humanité et la divinité du Christ ; elles la manifestent tantôt au niveau des qualités affectant l'intimité de l'être (infirmité-force), tantôt au niveau de la relation réciproque (serviteur-seigneur), tantôt au niveau des « situations » respectives, dans l'espace-temps ou au-delà de lui. L'opposition n'est pas en fait séparée de la position (situation), ni de la disposition (relations réciproques).

4. *Inclusion globale.* — Tout le texte considéré part du Sauveur, l'Homme Jésus Médiateur entre Dieu et les hommes, pour aboutir à l'homme créé en vue de la justice et assumé sans péché après sa chute : « Salvatore hominum homine ... totus homo et creatus ad iustitiam et sine peccato susceptus post ruinam ». Le Christ, synthèse de la divinité et de l'humanité, nous est montré au début et à la fin du paragraphe comme dépassant en Lui-même l'opposition constamment détaillée entre sa divinité et son humanité. Entre les deux points extrêmes du paragraphe choisi, nous voyons soulignée la transcendence de la divinité sur l'humanité ; cependant cette humanité n'apparaît pas, dans cet entre-deux, comme imparfaite ; au contraire, au début et à la fin, Fulgence nous manifeste sa perfection participée de la perfection divine : « divinae humanaeque substantiae indivisa et inconfusa perfectio ... creatus ad iustitiam ».

5. *Chiasme fondamental.* — Le mouvement du paragraphe peut être ainsi résumé : de la vérité de notre salut dans l'homme-Christ Sauveur,

---

2. Cf. SAINT BONAVENTURE, *Collationes in Hexaemeron*, I, 25-30 ; voir à ce sujet A. GERKEN, *La Théologie du Verbe*, Paris, 1970, pp. 387-388 : « cette vérité, que l'homme doit se conformer à l'image de son créateur constitue donc dans l'histoire de la création comme une majeure que tous admettent. De cette majeure se déduisent deux grands arguments formant l'histoire qui se combattent l'un l'autre en s'appuyant sur des mineures différentes : il s'agit d'une part du faux argument du diable, qui utilise une mineure fallacieuse, et d'autre part de l'argument véridique du Christ, qui conduit à la vérité de Dieu... Dans ce processus dialectique, « logique », où l'argumentation se déroule dans l'histoire, la mort du Christ sur la croix, ultime conséquence de sa nature passible, occupe la position de mineure dans le syllogisme, tandis que la Résurrection en forme la conclusion » (*ibid.*, 389). Il convient ici de citer un extrait du texte même de S. Bonaventure : « in assumptione minoris est tota vis faciendae, quia nolumus pati, nolumus crucifigi, Tamen ad hoc est tota ratiocinatio nostra, ut simus similes Deo ».

par le Christ-Dieu, à l'homme assumé par Lui : de la « veritas nostrae salutis in Salvatore homine Iesu » jusqu'à cet « homo sine peccato susceptus post ruinam ». Entre l'homme Jésus initial et final, la divinité du Christ est manifestée, non pas seulement positivement, par une série d'affirmations explicites, mais encore négativement, par une série de négations explicites de sa non-divinité : non seulement le Fils de Dieu a sublimé la vérité de la condition de l'esclave, éliminé l'infirmité de l'infirme, concédé la perfection à l'imparfait, mais encore il n'a, ainsi, rien perdu de l'éternité de sa nature, ni du domaine de sa vraie divinité, ni sa force n'a été affaiblie... On pourrait exprimer ainsi le chiasme fulgentien : BAA'B' : ou : homme-non-homme, Dieu-homme.

6. *Les marques ou récurrences.* — Nous désignons ainsi les termes qui reviennent le plus souvent, les mots consciemment et volontairement répétés, en général par couples d'oppositions ; mentionnons les couples : temporale-aeternus, vitium-virtus, imperfectus-perfectus, terminus-interminabilis, localiter-ubique ; constatons ensuite que si les catégories de nature et d'éternité reviennent explicitement deux fois, celles de lieu et d'homme sont répétées trois fois, tandis que les notions de perfection, de vérité et de totalité sont mentionnées jusqu'à quatre fois. Nous ne pouvons qu'être frappés du fait que les répétitions portent toutes sur des catégories métaphysiques. Fulgence est explicitement un théologien, dans la pensée duquel il serait aisé de dégager une philosophie implicite.

7. *Amphibologies ou doubles sens.* — N'est-il pas permis et même nécessaire de penser que « vitium » et « virtus » (presqu'à la fin du § 1) ont un sens tout à la fois physique et moral ? En assumant notre faiblesse humaine, c'est-à-dire la faiblesse physique de notre nature humaine, le Verbe a écarté d'elle le vice de faiblesse, remplacé par les vertus venant de sa vertu, c'est-à-dire de sa force : « nec vera virtus, cum nostram infirmitatem susciperet, infirmari potuit, quae vitium infirmitatis ab infirmo submovit ».

8. *Rythme binaire.* — Si d'une façon générale, la phrase fulgentienne a un rythme puissant et majestueux, au service d'une pensée extrêmement ferme et précise, au point qu'un grand théologien bénédictin a pu le qualifier de « doctor incomparabilis » (cardinal d'Aguirre), on peut dire, de manière plus particulière, que ce rythme est binaire, d'une façon fréquente, soit par le balancement d'une principale avec une subordonnée, soit, à l'intérieur de la proposition, par l'accouplement d'un substantif avec deux adjectifs. Peut-être pourrait-on ajouter qu'un rythme ternaire mineur vient orchestrer un rythme binaire majeur. Citons, par exemple le début de notre paragraphe : « in uno eodemque Mediatore Dei et hominum homine Christo Iesu divinae humanaeque substantiae indivisa et inconfusa perfectio non negetur ». La théologie chalcédonienne (indivisa et inconfusa perfectio) est affirmée au sein d'une visée analogique de la substance, soit humaine, soit divine. Le redoublement des substantifs

(hominum homine) ou de la négation (non negetur) achève de contribuer au rythme binaire.

*Conclusion.* — Récapitulons, en terminant, la présentation que s. Fulgence nous offre, au cours de ce bref paragraphe, de l'humanité et de la divinité du Christ comme du salut qu'il est venu nous apporter.

Comme homme, le Christ est le Serviteur infirme, local, temporel, mais cependant parfait dans son humanité (allusion à l'âme rationnelle niée par les ariens latins). En assumant notre humanité, il n'a pas assumé les vices ni le vice de faiblesse morale qui l'accompagnent. Son humanité, qui a commencé dans le temps (totus homo creatus est), ne cessera jamais d'exister (veritatem formae servilis acceptam interminabili et inamissibili domino sublimavit).

Comme Dieu, le Christ est infini, omniprésent, éternel (infinita substantia, in omnibus creaturis tota, non initio coepta, non termino finienda). En assumant l'homme tout entier (y compris une âme rationnelle), il n'est nullement limité par cette assumption. Le Parfait ne devient pas imparfait en assumant parfaitement la nature des hommes imparfaits ; au contraire, il lui confère une participation humaine à sa perfection divine : « indivisa et inconfusa perfectio ... perfectionem imperfectio concessit ». Il demeure éternel en devenant temporel ; et si aucun lieu ne peut le contenir, aucun non plus n'est privé de Lui, au point que c'est précisément comme substance infinie qu'il est infiniment et totalement présent en chaque lieu (infinita substantia in singulis creaturis tota).

Comme Dieu, le Christ est actif, il agit : il prend, il sublime, il élimine, il concède, sans que ses actions puissent le diminuer ou l'augmenter, l'enfermer, le circonscrire, le commencer, ou le terminer : « non minoratur, nec augetur, non concluditur, non circumscribitur ».

C'est ainsi qu'apparaît dans notre Sauveur la vérité de notre salut, fin de l'Incarnation du Fils de Dieu. Il n'a assumé notre temps que pour l'éternel salut des hommes temporels que nous sommes : « hoc quod erat temporale pro temporalium aeterna salute suscepit ». La vérité de la divinité et la vérité de la chair du Christ conditionnent la vérité de notre salut : « vera divinitas, veritas formae servilis, veritas nostrae salutis in Salvatore ».

N'est-il pas difficile de résister à la séduction du Docteur incomparable ?

Bertrand de MARGERIE, S.J. Paris

(Communication au 7<sup>e</sup> Congrès Patristique international d'Oxford,  
le vendredi 12 septembre 1975).